



AU QATAR, LE MATHAF EXPLORE LES PARADOXES DU MONDE ARABE

PAR ROXANA AZIMI

— Global, local ou *glocal* ?

Ces deux dernières années, les expositions d'art contemporain organisées par le Qatar Museums Authority (QMA) à Doha naviguaient entre ces approches, sans trop savoir quel cap tenir. Il en résultait des mariages déroutants, comme la tenue de l'exposition du Chinois Cai Guo-Qiang au Mathaf, un musée pourtant dédié à l'art moderne arabe (lire le *Quotidien de l'art* du 15 décembre 2011), ou alors une salve de projets convoquant des *blockbusters* internationaux comme Takashi Murakami, Richard Serra et Louise Bourgeois. Pour leur nouvelle tournée d'événements simultanés, les autorités qataries esquivent l'inévitable critique d'une occidentalisation exacerbée. Prenant presque le contrepied de leur dernière programmation, les manifestations abordent des sujets plus pointus avec l'intelligente exposition « Tea with Nefertiti », organisée au Mathaf par les curateurs Till Fellrath et Sam Bardaouil sur la question de la perception de l'œuvre d'art et de ses instrumentalisation possibles, ou, au centre Katara, avec l'accrochage du Chinois Yan Pei-Ming orchestré par le commissaire Francesco Bonami sur l'écriture de l'histoire.



Ala Younis, *Nefertiti*, 2008, installation. Courtesy of the Artist.
Photo : Ahmed Kamel

« Tea with Nefertiti » est une première à plus d'un titre. Il s'agit tout d'abord de la première exposition produite au Qatar et itinérante, puisqu'elle circulera ensuite à Bozar à Bruxelles et à l'Institut du monde arabe à Paris, le musée de Gwangju semblant aussi intéressé par une étape coréenne. Les Qataris inversent ainsi la tendance en devenant producteur culturel (même si les deux expositions ne *SUITE DU TEXTE P. 2*

* p.6 PARIS PHOTO CONFIRME SA PLACE DE LEADER MONDIAL

* p.7 PHILLIPS, DES RECORDS À NEW YORK POUR LE « CUTTING EDGE »

* p.9 AVIGNON : DU FORUM AU « THINK TANK »

LES PARADOXES DU MONDE ARABE

SUITE DU TEXTE DE UNE sont pas vraiment endogènes, puisqu'elles sont organisées par des curateurs étrangers), et non plus de simples récipiendaires du savoir-faire occidental. L'autre particularité tient au propos même de l'événement, qui questionne notamment les mécanismes d'émergence d'une identité nationale par le biais de l'art. Cette interrogation prend tout son sens dans un État qui a fait fortune grâce aux hydrocarbures, mais dont le projet est de se doter d'ici 2030 d'un profil culturel et éducatif. « Nous sommes contre l'approche ethnique de l'art. Bien sûr, chaque artiste vient d'un contexte culturel, mais on ne le regarde pas d'abord à travers ce prisme », précise Till Fellrath. « Ce que nous voulions, c'était montrer à quel point notre perception d'une œuvre d'art change selon le contexte, ajoute Sam Bardaouil. À travers leur processus créatif, les artistes revisitent les genres. Dans la sphère des musées, le curateur choisit de placer des choses sur des piédestaux, en créant narrations et mécanismes de validation. L'art peut aussi devenir un instrument politique d'influence d'une nation. » En prenant l'Égypte comme point de départ, les curateurs n'ont pas succombé à la tentation orientaliste d'une égyptomania ou aux clichés du Printemps arabe. Le choix du buste de Néfertiti comme fil conducteur n'est pas anodin. Cette sculpture, atterrie dans les collections berlinoises de manière rocambolesque, est à la fois source de fierté pour l'Égypte, emblème de l'impérialisme germanique, ce jusqu'aux doutes récents soulevés quant à son authenticité.

L'idée de la persistance des motifs s'impose dans le dialogue entre une figure d'implorant formée par deux bras de grues par l'artiste palestinien Nida Sinnokrot, et un marbre du premier siècle après Jésus-Christ représentant un homme les bras levés. De son côté, Vik Muniz revisite le poncif du sarcophage, en le transformant en grand Tupperware. L'Égypte ne serait-elle pas figée dans des stéréotypes ! La labellisation des

artistes selon leur nationalité est stigmatisée dans une salle montrant Mahmoud Mokhtar, dont le catalogue de son exposition à la Galerie Bernheim-Jeune à Paris en 1930 mentionne en couverture « L'art contemporain égyptien ». Même étiquetage dans le cas de Georges Sabbagh, qui, après son exposition au Salon des Tuileries fut appelé par le *Crapouillot* « L'Égyptien constructeur ». La revue *Les Arts* l'adoubait en le comparant pour sa part à Van Dongen. Pour souligner l'inanité de ces marqueurs d'identité, les passeports français et égyptien de Sabbagh ont été alignés côte à côté. Ironiquement, l'artiste ne fut pleinement reconnu dans son pays d'origine que par des articles de la presse locale se référant aux élogieuses critiques françaises...

La question de la perception est aussi pointée dans un parallèle entre deux albums orientalistes. Le premier, par David Roberts, plaque des Égyptiens dans un paysage de ruines dont ils n'ont que faire. En revanche, dans une vue par Luigi Mayer, ces derniers s'affairent avec des objets, comme s'ils se réappropriaient leur passé. Deux visions s'opposent, l'une considérant les « indigènes » comme spectateurs, l'autre comme acteurs de leur histoire.

Au fil du temps, les œuvres elles-mêmes peuvent être détournées. Néfertiti est ainsi devenu dans les années 1950 une marque de machine à coudre, symbole de la modernisation du pays. Cette icône a aussi été soumise à un déplacement géographique. L'artiste noire américaine Lorraine O'Grady a tissé un lignage entre des vieilles photos de famille et celles de statues égyptiennes. Parmi les nombreux fils tirés par l'exposition, l'un est particulièrement insidieux. Que faut-il faire des objets appropriés, cette fois physiquement, comme le buste de Néfertiti ? Dans le catalogue du Louvre accompagnant le film *Carnets d'Égypte* de William Kentridge, deux voix se superposent, disant : « je veux que ces objets restent », « je veux que ces objets reviennent ». Faut-il que ces pièces retournent à leur terre d'origine quand ils sont aussi mal entretenus que le montre Emily Jacir ? Dans un film discrètement tourné dans un musée égyptien, celle-ci montre un employé en train d'épousseter sans précaution une vieille stèle. Avec beaucoup de finesse, tout en tournant en dérision les clichés occidentaux, l'exposition tend un miroir aux revendications et paradoxes du monde arabe. ■

TEA WITH NEFERTITI, jusqu'au 31 mars 2013, Mathaf: Arab Museum of Modern Art, Education City, Doha, Qatar, tél. + 974 4402 8855, www.mathaf.org.qa

Pour leur nouvelle fournée d'événements simultanés, les autorités qataries esquivent l'inévitable critique d'une occidentalisation exacerbée

LE QUOTIDIEN DE L'ART

AGENCE DE PRESSE ET D'ÉDITION DE L'ART 61, rue du Faubourg Saint-Denis 75010 Paris
 * ÉDITEUR : Agence de presse et d'édition de l'art, Sarl au capital social de 10 000 euros.
 61, rue du Faubourg Saint-Denis, 75010 Paris. RCS Paris B 533 871 331
 * CPPAP : 0314 W 91298 * WWW.LEQUOTIDIENDELART.COM : un site Internet hébergé par
 Serveur Express, 8, rue Charles Pathé à Vincennes (94300), tél. : 01.58.64.26.80
 * PRINCIPAUX ACTIONNAIRES : Nicolas Ferrand, Guillaume Houzé, Jean-Claude Meyer
 * DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Nicolas Ferrand * DIRECTEUR DE LA RÉDACTION :
 Philippe Régnier (pregnier@lequotidiendelart.com) * RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE :
 Roxana Azimi (razimi@lequotidiendelart.com) * MARCHÉ DE L'ART : Alexandre Crochet
 (acrochet@lequotidiendelart.com) * EXPOSITIONS, MUSÉES, PATRIMOINE : Sarah Hugouneng
 (shugouneng@lequotidiendelart.com) * CONTRIBUTEURS : Toby Gilkes, Christophe Rioux,
 Isabelle de Waurin, Natacha Wolinski * MAQUETTE : Isabelle Foirest
 * DIRECTRICE COMMERCIALE : Judith Zucca (jzucca@lequotidiendelart.com),
 tél. : 01.82.83.33.14 * ABONNEMENTS : abonnement@lequotidiendelart.com,
 tél. : 01.82.83.33.13 * CONCEPTION GRAPHIQUE : Ariane Mendez
 * SITE INTERNET : Dévirg Viteau
 © ADAGP PARIS 2012 POUR LES ŒUVRES DES ADHÉRENTS